

Les doigts couraient plus vite que la conscience, plus vite que la vue. De petits doigts blancs, juvéniles, s'agitant sans ordre apparent sur une pièce de lin blanc, faisant courir une pointe de métal à peine visible. Les doigts nerveux entortillaient des fils de laine épaisse aux couleurs mièvres et criardes. En s'approchant assez, on aurait cru voir une petite araignée à dix pattes, blanchâtre et ivre, tissant à sa fantaisie une toile improbable. Difficile en ce cas d'établir le rapport avec le motif ordonné qui prenait forme, comme par enchantement sur la toile d'exercice: une banale tulipe, point trop typée ni arrogante, sans rien qui put justifier sa position centrale.

Au dessus des doigts blancs, deux petits avants bras blancs dont le velouté évoquait un long bambin, coupés en gros à moitié par les manches d'une robe de satin bleu sombre. Les bras continuaient en pente douce jusqu'à un tronc gracile, encore presque plat, où trônait une petite tête de poupée au visage calme et triste tendrement emmaillottée d'une épaisse chevelure noire. L'intérieur de ce crâne avait été aménagé à la manière d'un salon anglais, avec des moquettes et meubles douillets de pensées agréables, des tentures de rêvasseries, une vaste bibliothèque de souvenirs rangés par thème, une petite cheminée chatoyant d'une flamme raisonnable d'espérances romantiques.

On n'est jamais si bien que chez soi et, pour la jeune Viviane, "chez soi" n'existait nulle part ailleurs qu'en soi, entre les quatre murs de sa boîte crânienne. Ce qui entourait immédiatement son corps: ses vêtements, son bureau, sa chambre... Tout ça, c'était "chez ses parents". On n'y était autant chez soi qu'une femme de chambre dans la mansarde que lui accorde son patron, et dont il garde un double des clés. Etre une bonne fille est un travail à plein temps, éprouvant, stressant et très mal payé. A la décharge de l'employeur, tout l'art du métier consiste à ne pas le laisser savoir que c'est un travail.

Donc, alors que ses doigts virevoltaient machinalement sur sa bande de tissus, la jeune Viviane Lancier s'autorisait quelques heures de pause dans son imaginaire encore semi meublé d'adolescente de seize ans. Le mobilier coûteux qui l'entourait aurait pu disparaître par enchantement, le matelas moelleux sous ses fesses délicates être remplacé par une vulgaire planche, ou la température chuter d'une dizaine de degré faute d'avoir ajouté une bûche à temps, ses lèvres auraient simplement grelotté et ses doigts tremblé jusqu'à ce que le mot fin apparaisse en lettres d'or sur l'histoire mièvre qu'elle se racontait.

Hélas, il est des choses plus difficiles à oublier que l'inconfort. Des choses et des gens, au demeurant assez discrets, mais qu'on ne pouvait pas plus ignorer qu'une petite aiguille à coudre pointée sur sa tempe. Parmi ses choses, il y avait Lucie son ancienne gouvernante, actuellement femme à tout faire de la maison. Plus grande que bien des hommes, sèche, plate et coriace, Lucie était une tige de bois dur à peine coiffée d'un cheveu noir brillant qui aurait pu être beau, pour peu que l'on cessa de le supplicier à coups de ciseaux, de chignons et de serre-tête. Sa mise manquait singulièrement d'originalité: toujours ces mêmes collants blancs, ces chemises blanches au col impeccable, ses souliers vernis dont on s'étonnait qu'ils aient résisté aux années de brossages maniaques qu'ils avaient endurés, et cette grosse pièce informe de tissus noir épais qui tenait autant de la robe courte que du tablier de travail. Du blanc, du noir et du blanc, ainsi qu'elle voyait le monde.

Lucie était tout ce que Viviane se contentait de singer: énergique, serviable, docile, impressionnable, admirative et plus obtuse qu'un troupeau d'aurochs. A son pas nerveux dans les couloirs et sa mine réjouie alors qu'elle déboulait sans frapper dans la chambre de Viviane, on devinait qu'elle avait une

nouvelle de la plus haute importance, du moins l'idée qu'elle s'en faisait, à partager avec sa jeune maîtresse.

"Bonsoir Lucie, entre c'est ouvert" marmonna t'elle après un sursaut mou, en tirant sur l'aiguille pour rattraper un point dévié. Peine perdue, elle savait Lucie imperméable au deuxième degré. Si on avait demandé à cette pauvre jeune femme ce qu'était un sarcasme, elle n'aurait su que dire sinon que c'était probablement un verbiage de personnes mal élevées. Elle prit une grande inspiration théâtrale et claironna d'une voix de jeune fille excitée en contraste amusant avec son visage dur:

"Mademoiselle, les nouvelles sont des plus enthousiasmantes! Madame vient de m'annoncer que ce cher Père Engelmann, Dieu veuille sur lui, a convié toute votre famille à l'accompagner au théâtre ce soir! On y donne une représentation en français, Caligula je crois. Evidemment, Monsieur est en France et la santé de Madame ne lui permet guère de passer la soirée au dehors. Quand à Monsieur Etienne..."

Viviane hocha la tête avec compréhension, et conclut en pensée la phrase en suspens: *Etienne est un sale petit con brutal et scandaleux qui ne sait que chercher querelle à tout ce qui porte une arme.*

D'après quoi, il ne restait plus qu'elle.

"Et j'imagine que la solution qui consisterait à me laisser partir et rentrer seule à travers les rues mal éclairés de Gritzburg où, comme chacun sait, rôdent de méchants ogres mangeurs de petites filles n'a pas été retenue?"

Il fallut trois secondes à Lucie pour se souvenir que Mademoiselle était trop grande pour croire encore aux méchants ogres, deux de plus pour en conclure que cela devait être un trait d'humour, et encore deux de plus pour revenir au sujet.

"Naturellement, je vous accompagne! Il serait inconvenant que je me place à vos côtés dans l'alcôve, mais la salle ne sera guère bondée. Je trouverais toujours une place dans la fosse."

Et face à la scène, ta vue sera certainement bien supérieure à la mienne. Après tout, ce n'était que l'affaire d'un aller, d'un retour, d'une poignée de sourires et d'un zeste de politesse. Si le spectacle était bon, ça pourrait même valoir le déplacement et, s'il était mauvais, elle pourrait toujours rentrer "chez elle" jusqu'à la tombée du rideau.

Viviane allait reprendre son aiguille, mais comprit juste à temps que Lucie n'allait pas se contenter de ça, qu'il fallait tâcher de manifester un rien de curiosité.

"Faut il relier cette soirée avec la rentrée imminente à Sainte Catherine?"

_ Plus que probable, Mademoiselle. Plusieurs de vos futures camarades, ainsi que leurs familles bien sûr, ont également été conviés. De la part du Père Abbé, c'est une manière de divertir ceux qu'il considère comme ses invités, de permettre aussi quelques rencontres avant que vous n'entriez à l'école et que les familles ne se dispersent à travers l'Europe."

A travers l'Europe était un peu exagéré. Il y aurait d'autres Français, quelques gens des pays du nord dont la langue et les manières paraissent se ressembler pour tous excepté ceux qui les pratiquent, peut être un ou deux Britanniques, guère plus. On n'était plus au dix neuvième siècle.

L'enseignement supérieur pour filles s'était développé dans tous les grands pays et il fallait des circonstances particulières pour qu'on expatrie encore les élèves. En ce qui la concernait, sa mère avait jugé qu'il serait bon pour elle de finir ses classes et sa croissance à l'abri des influences corruptrices de la France décadente, dans cette rude et austère Allemagne aux valeurs inébranlables. C'était la version officielle. Viviane n'en avait pas demandé d'autre.

"Je crois me souvenir que le théâtre ouvre ses portes à vingt et une heures, ce qui me laisse... quatre bonnes heures pour me préparer. C'est rare que tu me préviennes si tôt à l'avance, j'apprécie beaucoup!

_ Eh bien, à vrai dire Mademoiselle... notre présence est requise un peu plus tôt. Avant d'aller au théâtre, nous sommes sensés nous réunir pour assister à un évènement sur la place Kergen.

_ La grande place?!"

Lucie avait baissé la tête et crispé encore un peu plus sa fine musculature noueuse. Son air n'eut pas été plus grave si on l'avait surprise à s'envoyer le cognac de Monsieur dans la cave. Viviane sentit les muscles de son dos se crispier, du coccyx aux premières côtes. Elle venait de comprendre.

"Il le faut vraiment?!"

_ J'en ai peur, Mademoiselle. Il serait très impoli d'être absentes à ce début de soirée. Déjà que Monsieur et Madame se sont fait excuser..."

Viviane avait conscience des fêlures dans son masque désinvolte. Elle n'aimait pas ça, surtout pas devant Lucie. Tâchant de se reprendre, elle demanda sur le ton de la causerie:

"Qu'est ce, cette fois? Sacrilège? Meurtre? Haute trahison?"

_ Un peu des trois mademoiselle." Lucie tira prudemment le dernier mot hors de sa bouche, comme s'il s'était agi d'une lame aigüe susceptible de l'empoisonner à la première coupure. "Sorcellerie."

2

Ayant voyagé par train, les Lancier avaient laissé chevaux et cochers au pays. Mais le Père Engelmann qui, décidément, pensait à tout, avait fait venir des diligences de la ville pour faire la navette entre les différents hôtels des futurs parents d'élèves de Sainte Catherine. Viviane eut tout juste le temps de se chauffer et d'enfiler par dessus sa robe bleue un grand manteau de laine gris d'une sobriété plus adaptée à l'évènement que Lucie, plus stressée que jamais, la tirait quasiment de force dans la voiture. Elle n'eut pas même le temps d'apercevoir le visage du cocher. L'intérieur en bois verni était propre, sobre, fonctionnel... désespérément Allemand. Pas de draperies brodées aux fenêtres, mais juste un voile noir opaque et sans imagination, destiné à préserver les passagers de la curiosité de la rue, et vice versa. Au moins le siège était correct et la route, quoi que boueuse, suffisamment entretenue pour un voyage confortable.

C'était la deuxième fois que Viviane partait assister à une exécution. La première remontait à moins de deux semaines, sur la place d'Aras. Son père était venu la trouver dans sa chambre, avait frappé doucement, presque timidement à la porte avant d'entrer de sa démarche maladroitement employée de bureau dodu. Ses visites étaient plutôt rares. Monsieur Lancier travaillait beaucoup, souvent sept jours par semaine et rentrait souvent trop tard pour partager le repas en famille. Bien qu'ils vivent sous le même toit, Viviane ne voyait son père qu'une fois tous les deux mois environ, quand il devait la gronder pour une faute quelconque. Cette fois, il ne faisait pas semblant d'être furieux. Il paraissait plutôt penaud et maladroit, comme sa mère le jour où elle avait tenté de lui expliquer les cycles féminins. Il lui avait annoncé quelque chose de cet ordre "Ma fille, tu vas bientôt changer de pays pour entrer dans une école prestigieuse. Alors si tu es assez grande pour faire tes études, tu dois

aussi être assez grande pour ça...". Proche de ses racines ouvrières, Lancier ne s'était jamais habitué au vouvoiement pratiqué dans les familles plus anciennes.

Le condamné du jour était un artisan d'une trentaine d'années qui avait étranglé sa fille au berceau pour s'épargner une bouche à nourrir. Il avait maquillé l'infanticide en... on ne savait pas trop quoi tellement c'était mal fait, et n'avait pas donné trop de travail aux enquêteurs. L'acte lui même ne l'avait pas traumatisé: ils étaient loin de l'échafaud, et il suffisait de regarder ailleurs au bon moment. Ce qui l'avait le plus choqué était la réaction de la foule. Au lieu du silence solennel auquel elle s'était attendue, c'était une véritable fête populaire. Une ambiance de match de boxe du dimanche, avec des messieurs enthousiastes rugissant des "A mort!" le poing dressé au ciel, des précieuses feignant l'évanouissement des les bras de leurs galants, des vendeurs de marrons chaud et de pâtisseries des spectacles de guignols, et même un marchand ambulante qui proposait en souvenir des coupe cigares en forme d'instrument de supplice. S'en était même suivi un petit bal improvisé alors qu'on déposait le corps dans sa boîte. Rien qu'au bruit, Viviane devinait que cette mise à mort serait du même cru. On beuglerait et chanterait en allemand, voilà tout.

Le soleil entamait tout juste sa descente lorsque la voiture s'arrêta à une centaine de mètres de la place déjà noire de monde. Il faudrait pour ces demoiselles continuer à pieds jusqu'aux places d'honneurs qui leur étaient réservées sur une sorte d'estrade improvisée, juste à coté de l'échafaud. En posant pied à terre, Viviane manqua s'étouffer, prise à froid par une odeur quasi opaque d'étable. Toute la foule sentait la vache, et ce qui en dérivait. Elle devinait que ce n'était pas faute de se laver. D'ailleurs, sous cette masse compacte de vache, on aurait cherché en vain des relents plus universels d'alcool, de crasse et de vieille sueur. Sa mère lui avait dit que les gens du petit peuple faisaient de l'hygiène une affaire d'honneur. C'est du moins, ce qu'elle avait expliqué, quand la fillette l'avait interrogé sur les retentissant "Va laver ton cul, salope!" que les lavandières s'envoyaient à la figure. C'était la version officielle, elle n'en avait pas demandé d'autre.

Quoique désagréable, l'odeur de la vache était curieusement moins infecte que celle de l'humain mal lavé. Elle supposait que Dieu l'avait voulu pour rappeler l'homme civilisé à ses devoirs envers lui même. C'était par contre une odeur forte et surtout coriace. Il fallait deux lessives pour en débarrasser les vêtements et un bain bien chaud pour en nettoyer la peau et les cheveux. Autant dire que ces gens qui travaillaient tous les jours au contact des bêtes et ne pouvaient se payer un tel luxe d'eau chaude tous les jours sentaient la vache toute l'année du matin au soir, jusqu'à l'oublier.

Jamais Viviane n'aurait osé traverser à pieds et sans escorte masculine une foule agitée de la sorte dans une ville française, mais ce peuple là savait se tenir et reconnaître une demoiselle bien née. C'est donc sans mal et sans inquiétude qu'elle parvint jusqu'à l'édifice.

Rasoir national, monte à regret, guillotine, dame de fer, coupe cigare, fin de la soupe, veuve, bascule à charlot, mère au bleu, lunette d'approche... Les français, qui aimaient à railler la mort pour l'éloigner, avaient bien deux douzaines de manières de nommer la décolleuse mécanique. A la vue de cet austère monstre droit comme la justice, Viviane avait tout de même le sentiment qu'on ne la raillait que de loin. La foule tassée qui faisait de son mieux pour lui libérer un passage l'obligea tout de même à passer tout près de l'estrade, suffisamment pour voir le panier et la lunette encore rouge d'un précédent usage. Sur le coté, il y avait aussi un brasero à gaz, sorcellerie oblige.

Depuis son adoption en France au dix huitième par le bon rois Louis XVI, la décollation mécanique avait remplacé toute sorte de supplices plus ou moins barbares en tant que la manière la plus humaine d'hotter la vie d'un condamné, presque sans douleurs. A tel point que son neveu Louis XVII

obtint du Vatican la permission de l'élargir à toute condamnation à mort, y compris pour crime contre l'Eglise. Oui mais, insista le saint père, à la condition que les têtes des sorcières et des sacrilèges soient tout de même jetées aux flammes purificatrices immédiatement après la décollation, pour accroître un peu les chances d'ascension de l'âme du défunt.

Par chance, elle put détourner le regard assez vite et s'engager sur la petite estrade de bois où les chaises destinées à sa famille étaient déjà disposées, au milieu de têtes inconnues toutes moins affables les unes que les autres.

Comme de juste, les adultes étaient en première ligne dissimulant les visages plus tendres, ou pas, des filles de son âge.

Au centre du premier rang de chaises, trônant comme une reine au milieu de sa cour, une dame maigre et ridée aux grands yeux plus noirs qu'une nouvelle lune semblait occupée à écraser les bras de sa chaise entre ses serres griffues. Elle portait une vieille robe serrée d'un gris délavé, un gros châle assorti et, autour de ses cheveux gris blanc dont seules quelques mèches bouclées émergeaient, un simple foulard noir. Sa figure insipide avait trop peu de nez, trop peu de menton, trop peu de rond ou de creux. Juste de grands yeux noirs luisants au milieu d'un cadre de rides bien ordonnées. Debout, les deux mains accrochées à l'épaule de la vieille dame, une sorte de garde malade toisaient les arrivants d'un regard menaçant qui les défiait d'oser seulement approcher l'ancienne à moins de trois pas. Ses vêtements bruns clair assortis à ses cheveux blonds coiffés d'un chapeau de paille, son visage rond d'un rose tendre, ses petites mains délicates... tout était démentie par l'expression tranchante et bornée de ses yeux d'azur froid. Couchée aux pieds de la vieille, un deuxième garde du corps, canin celui là. Un chien loup au pelage noir et gris dont les courbes sculptées pour la chasse et le guerre contrastaient avec son attitude débonnaire de gros chien d'intérieur. Sans doute le plus humain des trois, décida Viviane. Par politesse, elle tenta un début de révérence qui ne fit pas même bouger les yeux des deux femmes dans sa direction. La prudence la dissuada d'attirer plus directement leur attention, et elle continua pour s'asseoir au troisième et dernier rang, celui des demoiselles.

La présence des parents au deuxième et premier rang ne leur permettrait guère de voir la scène, ce qui était plutôt appréciable. Mieux encore, en contraste avec le bruit de la foule, aucune fille ne paraissait disposée à caqueter. On allait pouvoir s'isoler dans son petit salon anglais, et ouvrir les yeux quand tout serait fini...

Si la petite voix de la curiosité voulait bien se taire.

Non, il y avait une qualité de silence bien trop élevée pour cet environnement de perruches. On ne pouvait l'attribuer qu'en partie à la gravité de l'évènement. Au contraire, le premier malaise passé, elles auraient dû se livrer à leurs bruits de bouches inutiles pour décompresser, se rassurer mutuellement. Au pire, la présence des parents juste devant elles et dos tournés les auraient contrains à chuchoter. Au lieu de ça, les cinq ou six adolescentes en place restaient muettes, immobiles, comme fascinées par leurs genoux. Mignonnes, silencieuses et immobiles, de vrais fantasmes d'adultes.

Après observations, les rares coups d'œil craintifs qu'elles osaient porter au delà du sol convergeaient tous vers un point central au premier rang, vers la petite femme ridée.

Lucie n'en menait pas large non plus au second rang, juste devant elle, sur la place originellement prévue pour sa mère. Les Messieurs et Dames de la bonne société qui l'entouraient l'ignoraient totalement, et c'est le mieux qu'ils pouvaient faire pour elle.

A chaque nouvelle arrivée, les parents échangeaient quelque politesse avec la vieille et la fille saluait avec respect et crainte, sans obtenir davantage de réaction. Seulement deux personnes osèrent la saluer avec respect tout court. Le premier était un homme d'une trentaine d'année, peut être à peine moins, chiquement vêtu d'une chemise à jabot et d'une redingote rouge sang, ses longs cheveux blond pâle noué avec une sophistication presque féminine. Sans trop savoir pourquoi, Viviane l'identifia comme Britannique. Il marchait comme un Anglais, regardait, souriait, respirait comme un Anglais. Il rayonnait d'anglicisme. Il portait l'une de ses canne-épée à peine déguisée qui signifiait "je suis armé, je veux qu'on le sache et je veux qu'on pense que je ne veux pas qu'on le sache". L'autre ne devait pas avoir plus de seize ans mais portait déjà le sabre. Il allait tête nue, ses cheveux noirs coupés court sans plus d'imagination qu'il n'en mettait dans sa mise: un long manteau de cuir brun, des bottes, et un pantalon assez large pour permettre de bouger vite si le besoin en venait. Bagarreux, celui là. Avec son regard fiérot, dur et finalement craintif, il lui rappelait un grand frère. Le plus âgé, qui devait plus ou moins chaperonner l'autre, osa même adresser quelques mots à la vieille dame.

"Fraulein, vous n'aviez pas à vous infliger ça"

Son français, par ailleurs très correct, se colorait d'un accent anglais à couper au couteau. Peut être un peu forcé.

La vieille répondit dans un français parfait, mais d'une voix croassante et pousive, comme si expirer lui était un effort.

"Je viens remplir mes derniers devoirs, à défaut des premiers"

Ses yeux n'avaient toujours pas bougé.

L'anglais osa pousser tout haut un grand soupir désapprobateur alors que le jeune homme derrière lui cherchait sa place avec embarras.

Cinq minutes passèrent, puis Viviane comprit à la clameur montante de la foule que les protagonistes venaient d'entrer

3

Le père Engelmann faisait un ecclésiaste de la plus grasse et suante espèce. Il n'avait guère plus de quarante ans, mais sa calvitie et ses rides de fatigue lui en faisait paraître au moins dix de plus. Il avait encore le pas vif et portait la soutane comme s'il n'avait rien porté d'autre depuis la naissance. Par acquis de conscience, il avait préparé un sermon où il était question de pardon, d'humilité et de ce que chaque homme était pêcheur. Mais il eut à peine levé les mains et commencé à remuer les lèvres que les hurrahs balayèrent ses paroles comme des feuilles mortes. Il aurait aussi bien pu dire "vous êtes tous des porcs sanguinaires et vous brûlerez dans les flammes éternelles", ce qui n'était pas bien loin du fond de sa pensée, qu'ils l'auraient acclamé de la même manière.

Ils n'étaient pourtant pas si mauvais quand on les prenait seuls et au calme. Du moins, c'est ce qu'en disait le curé qui s'occupaient d'eux, et Engelmann voulaient bien le croire. Quand l'un demandait pardon d'avoir battu sa femme et l'une d'avoir trompé son mari, leurs repentirs étaient sincères. Puis revenaient l'alcool, la colère, la jalousie ou tout simplement la bêtise, et tout était à recommencer. L'inconscience. Etre gardien des âmes revenait à mener une guerre chronique et perdue d'avance contre l'inconscience.

Engelmann haïssait tant l'inconscience qu'il en avait fait le moteur de sa vocation. En se retirant en abbaye, il espérait y échapper, et mener une vie d'études sereines entouré de moines éclairés. Ensuite eh bien, il avait fait carrière. Et aujourd'hui, cette foule avide allait obtenir son spectacle de mort, parce qu'il l'avait décidé.

On fit monter la condamnée, entre quatre soldats en tenue de parade mais aux armes bien réelles. Tout ça pour une petite femme maigrelette aux mains liées dans le dos. Dans sa toile blanche de condamnée, elle avait quelque chose de virginal que seul tâchait le reste de tignasse noire qu'on lui avait laissé. Un instant, elle lui évoqua un agneau de pâque. Elle ne pleurait pas, ne se débattait pas, n'appelait pas à l'aide. Il n'y avait dans son regard que haine et dégoût. En grande partie concentrée sur lui, bien sûr, mais certainement aussi contre l'humanité entière.

Engelman approcha d'elle et écarta le premier soldat d'une main molle sur son épaule. Le mieux pour tout le monde était d'en finir tout de suite. Avec douceur, presque humilité, il lui demanda une dernière fois si elle voulait confesser ses péchés et recommander son âme à Dieu. Honnêtement, il s'attendait à ce qu'elle lui crache au visage, mais non. Peut être qu'aux yeux de cette sorcière, il n'était même pas digne de ça.

Pour toute réaction, elle avança d'elle même vers la machine. Pressée d'en finir, elle aussi.

"Jeune homme?"

Le garçon au sabre sursauta un peu sur sa chaise. ses yeux coururent à droite et à gauche pour se rendre finalement à la pénible évidence: il n'y avait pas d'autre jeune homme que le vieille aurait pu appeler. Il ne lui restait qu'à sauter sur ses pieds.

"Fraulein?"

_ Vous m'obligeriez beaucoup, si vous vouliez bien prêter le soutien de votre bras à une vieille dame dans l'épreuve."

Viviane s'amusa de le voir s'avancer, pâle comme un mort jusqu'à la petite vieille. Il avait choisi de l'approcher du coté chien, lui aussi trouvait la bête plus commode.

En arrachant ça et là quelques mots à ses voisines, Viviane avait fini par comprendre qu'il s'agissait de Fraulein Mayer, la directrice de Sainte Catherine. La blonde à son coté qui lui servait de bras droit était Fraulein Isabelle et personne ne connaissait son patronyme. Assistante de la directrice, Professeure de maintiens et correctrice attitrée.

Elle voulut en savoir plus. Il était question de son avenir immédiat.

Gamine, elle s'était aperçue qu'on pouvait regarder le monde d'au moins deux façons. L'une, ordinaire, précise quoi que superficielle renseignait sur la forme des gens et des objets. L'autre était plus floue, plus implicite, toute en métaphore. Pour y accéder, il fallait... dormir et être éveillée en même temps. Retrouver la sensation de sommeil dans la veille, en somme. La différence entre la première et la deuxième vue ressemblait à celle entre une photographie et une peinture impressionniste, ou entre un récit de voyage et un poème.

Pour une fille qui avait passé d'innombrables heures en rêvasserie, c'était devenu aussi naturel que d'avalier. Elle fixa sa conscience dans la partie arrière haute de sa tête, cherchant la langueur du sommeil.

Vint le flou.

Le monde avait pris des volutes. Un courant d'air pourpre voletait de la foule à l'échafaud. Les filles autour d'elle pleuraient des larmes qui n'existaient pas. Les crampes nerveuses de leurs ventres devenaient visibles... non, perceptibles, devinables sous leurs vêtements. Sa vue s'organisait par ordre d'importance et d'attention. Ainsi devant elle, la rangée de parents devenait transparente alors que la petite vieille, objet de son intérêt, resplendissait. Il était peut être possible de voir à travers les murs de cette façon, au moins de percevoir. Dans cette vue, Fraulein Mayer était ce qu'il y avait de plus intrigant, avec son front brillant comme une étoile, les fumées rouges et dorées qui l'entouraient et un motif luisant autour de ses bras maigrelets, comme une large et fine couverture de cuir.

Viviane aurait bien passé les dix prochaines minutes à dévisager le dos de la femme, mais elle ressentit tout à coup l'équivalent émotionnel d'un hurlement désapprobateur. "ETEINS CA PETITE CONNE!" Les mots n'avaient pas été prononcés, c'était juste la traduction qui s'imposait dans son esprit. Un pic d'adrénaline lui comprima le bas ventre et, la demie seconde suivante, elle était de retour dans la première vue, comme expulsée d'un rêve par un coup de cliron.

Fraulein Mayer n'avait pas bougé d'une paupière. Dix secondes passèrent encore, dans l'immobilité complète. Puis, la clameur subite de la foule indiqua que le couperet venait de tomber.

De là où elle était, Viviane ne vit que les doigts de Mayer accrochés au bras du jeune garçon se crispier violemment et planter avec rage leurs ongles dans sa chair. Il inspira de surprise, comprima ses épaules et fit de son mieux pour le lâcher aucune plainte. Cela dura peut être trente secondes, puis les doigts se détendirent enfin. Ceux qui avaient vu la scène de près pouvait voir la manche du garçon se teinter de rouge par endroits. Ce n'était pas la poigne d'une vieille dame fatiguée.

"Merci!" cracha t'elle d'une voix qui s'était voulu sèche, mais sortait tout de même moite d'un léger sanglot.

"A votre service" répondit simplement le garçon, en massant sa chair percée.

4

Engelmann avait fermé les yeux. Elle, non. Il le savait. Il aurait du avoir le cran d'assumer sa décision jusqu'au bout ainsi qu'il se le promettait chaque fois., mais la chair est faible et son courage avait vacillé.

Bon, c'était fait. On ne pleure pas sur le lait renversé. Il ne lui restait qu'une dernière tâche, et les soldats mettraient en boîte le reste du corps. Se dandinant jusqu'à la machine, il prit la tête dans ses mains, comme on prendrait un nourrisson. Ordonna en Allemand qu'on allume le brasero.

Et hurla brusquement de surprise, de souffrance et d'horreur.

Les chants populaires avaient cessé d'un coup, à l'instant où le public avait vu son abbé secouer sa main dans tous les sens, s'efforçant de détacher sa main des crocs de la sorcière. Il y avait quatre soldats armés sur l'échafaud avec lui, mais aucun ne bougeait le petit doigt. Quelques femmes terrifiées hurlèrent, on entendit les pleurs de jeunes enfants qui n'auraient pas du être là, un instant on craignit d'assister à la débandade d'une foule en panique où chacun s'enfuit en écrasant l'autre.

Sur l'estrade, Lucie n'en finissait pas de se signer en marmonnant tout le latin qu'elle savait, imitée par la plupart des filles, celles qui ne hurlaient pas comme des hystériques. Les mères s'étaient précipitées dans les bras de leurs époux. Le jeune garçon serrait vainement le manche de son sabre,

peut être frustré de ne pas pouvoir donner à sa peur une forme tangible à larder. Seule Fraulein Mayer, sa blonde assistante et son chien restaient impassibles. Quand à l'Anglais, à moins que Viviane ne se trompa lourdement, il gloussait! Comme si c'était la meilleure farce de l'année. Sur l'échafaud, cédant complètement à la panique, Engelman tirait maintenant comme une brute la tête enragée, plantant ses doigts dans les yeux fous dans l'espoir que cela puisse la faire lâcher, mais aller savoir ce qui peut nuire à une morte? Il fallait que ce soit les dents où les doigts de l'abbé. Finalement, les doigts cédèrent en premier.

Dans un dernier effort digne d'une épopée, Engelmann jeta la tête dans le braséro et tira lui même le levier de sa main valide. Il était temps, où on allait avoir droit à une émeute. Quand la tête disparut dans les flammes, l'abbé se crut au bout de ses peines et le badaud commençait à respirer, mais c'est le moment que choisirent tous les chiens de l'assistance, et même tous les chiens de Gritzburg pour hurler à la mort d'une seule voix. Le chien loup de Mayer ne fit pas exception et Fraulein Mayer ne fit rien pour l'arrêter.

Quand tout fût fini, les péronnelles autour de Viviane essayèrent leurs larmes de terreur. Fraulein Mayer essayait ses larmes de deuil. L'anglais lui, essayait ses larmes de rire.

5

"Impayable! Moi qui pensais m'ennuyer. je dois au moins à l'abbaye une très longue lettre de remerciements pour m'avoir permis d'assister à cela. Vraiment La tête de ce pauvre Engelmann quand celle de cette malheureuse l'a mordu, j'ai cru un temps qu'un diable était apparu de nulle part pour lui piquer les fesses de sa fourche!"

Sur tout le trajet menant au théâtre, l'anglais, Jason Bradford il se faisait appeler, n'avais cessé de rire, de commenter et d'enchaîner des jeux de mots stupides à propos de doigts, à l'intention du jeune homme au sabre mal remis de son expérience. Encore un garçon moderne et instruit qui considérait la sorcellerie comme une superstition rurale. Il tâchait de sourire même de répondre à ces blagues de mauvais goût, mais son faciès tendant au verdâtre.

Viviane s'était tenue en retrait, ses bras entourant celui d'une Lucie encore sous le choc. Elle avait au moins eu la dignité de ne pas tomber dans les pommes et, rien que pour ça, Viviane se sentait fière de sa petite ex nounou.

Pas de fête populaire ce soir. Les rues seraient désertes ou à peu près quand il faudrait repartir. C'était mieux comme ça.

Il fallait tout juste dix minutes à pieds, sur le pas de la promenade pour arriver au théâtre de Gritzburg. Un bâtiment de calcaire blanc dans le pur style classique avec ses façades à colonnes stylisées et ses sculptures d'écrivains ou de mécènes déguisés en empereurs romains. L'arrière et les flancs étaient bien moins travaillés, mais comptaient tout de même quelques balcons. Comparé aux grandes salles parisiennes ou même aux théâtres d'Arras, ce bâtiment était un nain. Comparé à la bourgade, c'était un géant, au moins deux fois la taille de l'église et quatre fois celle de la mairie. On pouvait facilement entrer à plus de cinq par la porte principale. La moitié du volume consistait en une "salle d'attente" avec bancs et rafraîchissements, où les spectateurs pouvaient consacrer leur début de soirée aux rencontres et aux discussions. C'était de loin la pièce la plus décorée.

Viviane n'en finissait pas de s'interroger. A la fondation de la grande école nationale pour filles qu'allait devenir Sainte Catherine en mille huit cent quelque chose, le site de Gritzburg avait été choisi tant pour son caractère rural que pour sa proximité avec la capitale. L'objectif étant de disposer d'un endroit accessible, mais suffisamment isolé pour préserver les élèves des tentations de la grande ville. A peine un siècle plus tard, on y construisait un théâtre, et quel théâtre! Ses proportions dépassaient largement ce que la commune pouvait se permettre d'entretenir.

Autre surprise: tout le monde y parlait français, avec plus ou moins de bonheur et une jolie variété d'accents. Lucie retrouva le sourire quand elle lui fit part de son étonnement: "Allons, nous sommes au théâtre. Quelque part, une bonne représentation est une sorte de petite messe, normal qu'on y parle le petit latin!"

Depuis la conquêtes des îles britanniques par les forces alliées du rois de France et du Vatican, le français avait été surnommé "humilis Latinus" par le Saint Père en personne. Depuis, les pays d'Europe s'étaient progressivement mis à l'heure française. Le commerce, l'administration, les arts bien entendu... abaissant les langues nationales au rangs de simples langues du peuple. Une blague traduite en une dizaine de langues disait à peu près ceci: "Les Français sont un peuple très cultivé: même le dernier des mendiants y parle français!" Ce n'était un problème que pour les voyageurs en mal de dépaysement. Pour Viviane, c'était bien confortable.

Se mêler aux autres, et particulièrement aux personnes de son âge n'était pas la moindre de ses difficultés, mais elle savait que pratiquement toute les jeunes filles en présence étaient de futures camarades de classe, voire de chambrée. Petite novice venue de loin, elle avait tout intérêt à se mettre au mieux avec les autres et faisait aussi bien de commencer tout de suite. Mais alors qu'elle avait repéré un groupe de filles au français germanisé qu'elle s'apprêtait à aborder, elle fût elle même repérée et abordée par une demoiselle qu'elle n'avait pas vue sur l'estrade un peu plus tôt. Le règlement de l'école imposait des coupes de cheveux ne dépassant pas la pointe du menton, par commodité pour participer aux travaux pratiques. Seules les futures élèves comme Viviane étaient donc sensées porter les cheveux longs. Or, cette fille d'environ dix huit ans portait encore une crinière drue, blond-roux, descendant jusqu'au milieu du dos. Et cette robe... Une délicate étoffe de soie bleue pastel à col ouvert presque sur les épaules, et incrustée de pierres semi précieuses, à son âge! Ses quelques tâches de rousseur, trop rares pour l'enlaidir, donnaient plutôt un petit charme exotique à son visage fripon, et ses yeux d'un bleu pâle vous fixaient comme si tout et tout le monde leur appartenait.

Elle se présenta comme rien de moins que Miss Carol de Rutland, deuxième fille du duc de Rutland. A sa prononciation, elle aurait aussi bien pu être Parisienne. A son regard, Viviane aurait pu être sa domestique. C'était bien la dernière personne par laquelle elle aurait choisi de commencer, mais le vin était tiré.

"Ravie de faire votre connaissance. Je suis Viviane Lancier. J'entre à Sainte Catherine dans...
_ Lancier?! Votre ancêtre aurait gagné ses éperons sur le champ de bataille?"

Non, bien sûr. La famille Lancier appartenait à ce que la vieille aristocratie appelait la "noblesse de charbon", les familles qui avaient bâti leur fortune durant la révolution industrielle. Si elle avait seulement un ancêtre ayant servi comme lancier dans une quelconque armée, celui là ne s'était distingué en rien.

Viviane pinça les lèvres, mais la Britannique lui posa la main sur l'épaule d'un geste presque sincèrement chaleureux et lui épargna l'embarras de répondre.

"Mon Dieu oubliez ma question, je n'avais pas l'intention de vous mettre dans l'embarras vraiment!"

Cela, Viviane voulait bien le croire. Sa seule intention était de poser tout de suite le rapport de force. "Mais j'y pense, tutoyons nous. Nous sommes après tout de futurs camarades et je suis certaine de devenir bientôt pour toi ta chère grande sœur toujours de bon conseil."

Elle parlait beaucoup, vite et un peu trop fort.

"Les nouvelles vont vite, tu sais. A cette affreuse exécution, une seule fille est resté stoïque du début à la fin, et une jeunette encore! A ta place, j'en aurais fait une crise de nerfs, c'est certain. Tu as ce qu'il faut dans le ventre pour t'en sortir à Sainte Catherine, my dear. Il ne te manque que quelques informations et quelque précieux conseils pour prendre le meilleur départ possible."

Voilà. Elle n'était pas venue lui marcher sur la tête. Elle voulait marchander, ce qui était presque pire: un marché avec Mademoiselle de Rutland ne se refuserait pas comme ça.

"D'abord, les bases. Sainte Catherine est un petit univers presque autonome où les règles de l'extérieur ne s'appliquent qu'à moitié. Elève et personnel compris, Il y a au minimum, une vingtaine de noms qu'il te faudra vite apprendre par cœur, plus une quinzaine qui peuvent être utiles à l'occasion. On peut distinguer en gros deux types de personnes importantes: celles qui ont de l'argent de poche ou toute autre monnaie d'échange, et celles qui ont du pouvoir. Les premières sont celle qu'il est bienvenu d'avoir comme alliées. Les secondes, celles qu'il ait malvenu d'avoir comme ennemie. Techniquement, je fais partie des deux mais j'ai toujours préféré la carotte au bâton."

Petite menace voilée au passage. Ben voyons.

Viviane baissa un peu les yeux, et s'en voulut immédiatement. Baisser les yeux avait toujours été un mode de survie pour elle mais si elle rampait devant cette fille, elle n'en verrait jamais la fin.

"En plus des conseils, je peux te fournir quelques piécettes au passage. J'imagine que tu n'es pas bien riche?"

Viviane haussa les sourcils. On ne posait pas ce genre de questions dans une conversation polie, et surtout pas en public. Certes, elles étaient un peu isolée, mais elle avait confiance des quelques filles, et même des quelques adultes qui faisaient semblant de ne pas les regarder.

"Ma famille ne manque de rien! Mon père gère une grosse compagnie d'extraction de..."

_ Pas ta famille, toi!"

Carol lui adressa le sourire qu'on réserve en général aux bambins qui posent des questions absurdes.

"Je viens de te le dire: Sainte Catherine est un petit monde à part. Tu peux bien être une princesse à l'extérieur. Si tu n'as pas d'argent de poche, tu es une mendiante. Et tu n'en as pas.

_...

_ Ce n'était pas une question."

En réalité, elle n'avait même pas encore son propre argent. Quand elle voulait quelque chose, elle le demandait à Lucie qui transmettait à sa mère. Moitié par désintérêt, moitié par crainte de la réponse, elle n'avait jamais cherché à avoir ses propres fonds et n'avait même aucune notion des coûts.

"Tu es novice, tu n'as pas un sou, tu ne connais personne dans ce pays... la seule chose que tu ais en abondance, c'est du courage. Mais c'est très rare. Et ce qui est rare se paie cher. Tu veux bien m'en vendre un petit peu, darling? Tu auras trente marks et tous ce que tu as besoin de savoir."

Une sacré somme. Certainement pour un sacré service.

" Vous voulez que je fasse quelque chose de risqué?

_ D'audacieux!"

La petite reine la prit par l'épaule et fit demi tour pour lui présenter l'affiche.

"Caligula... quel ennui! Tu es Française, tu dois déjà la connaître sur le bout des doigts. Je suis certaine que ça ne te frustrerait pas tant de rater la première partie.

_ Vous voulez que je sorte de la salle en plein spectacle? Du théâtre?

_ Eh bien..."

Longue pause. Très, très longue pause.

"Si tu me dis que ça t'intéresse, je t'emmène dans ma cabine où mes parents ne sont pas encore installé, et je t'explique de quoi il est question."

A juste titre, Viviane se sentit coincée entre deux dangers, à devoir choisir le moindre. Après tout, qu'est ce que cette fille pouvait bien lui faire, à Sainte Catherine? Comme elle l'avait dit, on était une fille de duc qu'à l'extérieur. Quand à ce qu'elle allait lui demander, donc elle n'osait même pas parler avant son accord, c'était certainement une chose très scandaleuse qui lui coûterait très cher si elle se faisait prendre. Le bon sens voulait qu'elle refuse.

Mais elle n'avait jamais su dire non à une figure autoritaire.

"Je suis intéressée."

6

Carol l'avait présenté à sa mère comme une nouvelle amie, et faite asseoir juste à coté d'elle, sur la chaise la plus proche de la sortie. Au levé du rideau, alors que la salle était plongée dans la pénombre et tous les regards braqués sur les décors de la scène, une domestique était venue la chercher pour la conduire à une ancienne sortie des artistes qu'on n'utilisait plus depuis la dernière rénovation.

Maintenant, elle était dehors. Armée en tout d'une fiole de verre et d'une lime à ongles prêtées par Carol. On avait fermé la porte derrière elle. La seule manière de retourner au théâtre discrètement était d'attendre l'entracte pour se mélanger à la moitié de la foule sortie prendre l'air.

Elle n'avait qu'une envie: courir à la maison, se cacher sous ses couvertures et se persuader que tout ça n'était qu'un mauvais rêve. Il est toujours faux de prétendre que l'on s'attend au pire. Tout au plus, on s'attend au pire que l'on imagine. Et ça, elle n'y aurait jamais pensée.

Le sang séché de la condamnée, c'est ça qu'elle voulait. Un tout petit échantillon gratté sur le plancher de l'échafaud. Dix minutes pour aller, cinq en courant. Autant pour revenir. Soit entre vingt cinq et trente cinq minutes sur place pour guetter l'occasion. Elle savait très bien ce qui l'attendait si elle échouait ou se dégonflait: Carol n'aurait qu'à dire à ses parents qu'elle n'avait pas quitté la cabine pour rejoindre sa gouvernante, mais pour courir les rues, la nuit, comme une vulgaire putain. La pauvre Lucie confirmerait ne pas l'avoir vu de la demie séance et le lendemain matin, un courrier tomberait sur le bureau de sa mère qui lui ferait donner par Lucie la trempe de sa vie.

Tout compte fait, c'était peut être préférable à ce qui l'attendait si elle se faisait prendre à gratter du sang sur un échafaud, ou si elle se faisait attraper par des garçons de ferme éméchés, ou quelque personnage bien plus sinistre.

Non! On n'était pas dans un compte de fées et elle était trop vieille pour croire aux ogres mangeurs de petites filles. Oui, et le garçon sur l'estrade était trop vieux pour croire aux sorcières, aussi. N'importe, ça n'avait rien à voir. Tout ce qu'il fallait croire, c'était qu'en y allant, elle avait une chance de s'en sortir indemne. En n'y allant pas, aucune.

Voilà donc la seule bravoure dont elle était capable: affronter une peur pour en fuir une plus grande, ou échanger une menace probable pour une menace certaine. Quelque chose comme cinquante coups de ceinture.

Du courage à revendre, mes fesses! C'était le cas de le dire.

Bon, d'abord se calmer. Ensuite bouger. Tout compte fait, bouger et se calmer en même temps, elle n'avait pas le temps de traîner. Eviter la voie principale trop fréquentée, mais ne pas trop s'en éloigner non plus: Elle n'était pas chez elle et n'avait aucun sens de l'orientation.

Le sol était boueux sous ses pieds. En essuyant bien ses sandalettes de cuir, on pourrait mettre le résidu sur le compte du trajet de la place au théâtre. Par contre, si elle courait trop vite et glissait dans la boue... Non, ne pas penser au pire. Penser à la réussite. *Garder les yeux sur la proie*. Tiens? C'était une jolie façon de le dire, elle allait la garder.

Elle passait devant une série de haute maisons presque entièrement triangulaire. Elles avaient beau être éteintes pour la plupart, elle perdait du temps à redresser sa robe pour passer accroupie sous chaque fenêtre. C'était stupide, et elle le savait. Un passant l'aurait trouvé moins suspecte si elle avait juste marché tranquillement. C'était son drame: la peur n'empêchait pas sa cervelle de penser juste, mais son corps d'en tenir compte. Comme quand elle avait accepté cette mission suicide.

Garde les yeux sur la proie, bon sang! Ce n'était pas le moment pour les "j'aurais du."

Elle y était presque. Si elle ne s'était pas trompée, elle n'avait qu'à prendre à droite et au bout de cette rue elle serait oup! Cacher! CACHER!

trois silhouettes venaient de jaillir dans la ruelle qu'elle s'apprêtait à prendre. Féminines. Une adulte devant et deux jeunes filles. Elles non plus n'avaient rien à faire ici à cette heure, on le devinait rien qu'à leurs coups de têtes nerveux dans toute les directions. Au moins avaient elles eu la présence d'esprit de porter des manteaux à capuches. A cette heure, Viviane aurait donné cher pour avoir un visage plus banal dans ce pays de blonds.

La dernière courait trop vite. Sur un sol trop glissant. Arriva ce qui devait arriver.

Viviane entendit quelques jurons en allemand. Elle crût comprendre quelques mots, "Nutzlos" inutile ou quelque chose comme ça. Les deux autres ne s'étaient même pas arrêtées une seconde pour l'attendre.

La fille se remit sur ses pieds, maculée de boue jusqu'aux épaules. Elle poussa un... chuintement? Un bruit aigu et vaguement geignard qui devait être pour elle l'équivalent d'un cris de colère et renversa une poubelle proche d'un coup de pied en jurant comme un païen. Elle prit ensuite le couvercle en métal pour le balancer de toute ses forces dans un mur au loin, continua de jurer de plus en plus fort et de frapper les murs et les portes à coups de pieds, de poings et même de tête.

Cette crème d'imbécile allait attirer le guet si elle continuait.

Tant pis, elle devait essayer de la calmer.

Alors que la forcenée en était à s'arracher la peau des poings la poutre apparente en bois verni d'une maison, Viviane prit son courage à deux mains, en même temps que les épaules de l'autre.

"Eh, arrête ça! Stoppen! Tu vas attirer la police, Polizei tu comprends?"

L'autre lui décocha à l'aveuglette une mornifle qui passa quelques centimètres au dessus de sa tête. Ce n'était pas si mal d'être un peu plus courte que la moyenne.

Un temps, elle resta hagarde, comme si sa raison traînait la patte pour reprendre la barre. Puis, elle parut se souvenir où elle était.

Elle était maigre à manger des clous, avec un visage d'écureuil paniqué toujours à chercher d'où viendra le prochain coup dur et pas plus d'un demi centimètre de cheveux noirs sur le crâne. Sous son manteau à moitié tombé au sol, elle portait un vieil uniforme scolaire élimé de partout.

"Vous est parler français?"

_ Oui, j'aimerais mieux. Je t'en prie, calme toi."

_ Viens prendre le Blut? Miss Carol?"

Une deuxième équipe. Il n'avait jamais été question de ça.

"Ich heisse Helga. Donne pas name, pas besoin. Pas vu toi.

_ Hmmm... oui, bon tu as raison. Ecoute, je vais faire ce que j'ai à faire. Bon courage pour la suite."

Elle eut juste le temps de lui tourner le dos et de faire deux pas dans sa direction que la dite Helga l'attrapait violemment par le torse et la décollait presque du sol. Une demie seconde, elle crut à une agression. C'était une supplique.

"Non, peut aide!" gémit Helga, les yeux débordants de larmes. "Bitte laisse aide toi. Peux aide! Sais choses, SAIS CHOSE BITTE!!!"

7

Viviane avait pour règle de toujours dire aux adultes ce qu'ils avaient envie d'entendre. Elle découvrait ce soir que cela valait aussi pour les folles, ce qui finalement revenait au même. Elle aurait promis n'importe quoi pour que cette Helga se calme suffisamment pour lâcher sa robe. Elle pouvait bien réussir sa mission, si elle rentrait avec des vêtements déchirés il y aurait des soupçons, des questions, une enquête et, au bout de tout ça, une ceinture.

Pour ce qu'elle en avait compris, Helga était à Sainte Catherine aussi, au sens large du terme: une aile de l'école servait d'orphelinat. Jusqu'à l'âge de seize ans, les gamins y étaient nourris, abrités et recevaient un peu d'instruction en échange de quelques corvées. De beaucoup de corvées en fait. Entre la promiscuité, le travail salissant et le manque de moyens d'hygiène, même les filles devaient garder les cheveux très courts, presque rasés pour éviter la propagation des poux.

Quand aux informations intéressantes: La décolleuse ne serait retiré que le lendemain matin et, en attendant, elle resteraient gardée par une paire de policiers. Ils n'avaient pas de chiens et, pour dire les choses crûment, ce n'étaient pas des aigles mais ils surveillaient quand même l'escalier. La femme adulte de leur équipe, une femme de ménage qui travaillait aussi a Sainte Catherine, connaissait bien les commerçants locaux et avait persuadé le patron du bistrot de la grande place d'inviter les deux policier à "s'en jeter un petit pour se réchauffer" à ses frais. La caserne locale étaient plutôt laxiste et on ne leur taperait pas sur les doigts pour un abandon de poste aussi bref quand bien même on l'apprendrait. Aucune raison de refuser donc.

Elles allaient donc guetter le moment où la place serait déserte, prendre ce qui leur fallait et décamper.

Pour se débarrasser d'Helga et la convaincre de rentrer à Sainte Catherine avant de causer un scandale, elle dut jurer sur les écritures de préciser à Miss Carol qu'elle l'avait aidé. Ca ne l'engageait

pas à grand chose, du fait de ses chances de réussite maintenant qu'elle avait deux rivales sur les bras.

Un instant complètement fou, elle imagina les laisser prendre tous les risques et leur prendre le sang à la sortie. Mais elles étaient deux, dont une adulte travailleuse de force. Elle n'avait pas d'armes et tant la force physique que morale lui manquerait, sans parler de sa robe qu'elle ne devait surtout pas déchirer. Non, il fallait les écarter d'une façon ou d'une autre, et profiter de l'occasion à leur place. Elle avait cessé de courir. Plus rien ne pressait maintenant que de trouver une solution.

Voir les choses d'une autre façon pouvait lui donner un petit avantage. C'était beaucoup plus dur dans son état émotionnel, mais en se forçant à penser à des choses douces et rassurantes, elle parvint à alanguir un peu son esprit. Ça n'allait pas l'aider à réfléchir, mais l'autre vue lui donnerait des indices.

Elle n'y était jamais passée dans une situation de vraie tension. Plutôt pour rêvasser ou savoir une chose précise. Elle ne s'attendait pas à ce que cette vue s'adapte à son état émotionnel.

Il lui semblait faire l'expérience de la façon de voir des animaux sauvages, en particulier des proies. Tous les détails sans intérêt pour la survie disparaissaient. Elle ne voyait plus des murs et des poubelles, mais des obstacles. Plus de pavés, mais un sol inégal. À l'inverse, les ennemis potentiels apparaissaient nettement dans ce décor appauvri, comme nimbés dans une lumière rouge. Elle savait maintenant quelle fenêtre elle pouvait passer et sous quelle autre elle devait s'accroupir, quel petite ruelle pourrait lui servir d'échappatoire et à quelle distance précise se trouvaient ses deux rivales qu'elle distinguait maintenant comme en plein jour. Ses sens ne s'étaient pas réellement améliorés, ils ignoraient simplement les détails parasites.

Viviane repéra un mur avec poutres apparentes sous lesquelles il serait possible de se cacher tout près des deux femmes qui, de toute façon, ne prenaient même pas la précaution de regarder derrière elle. Bon départ, mais elle n'avait toujours pas de plan.

Le plus évident était de trouver un moyen de les écarter pour profiter de l'occasion à leur place mais, contrairement à elles, Viviane avait des contraintes d'horaires. Si les policiers quittaient le poste trop tard, elle ne serait jamais de retour pour l'entracte. Un problème à la fois ma fille, d'abord les gêneuses. Il fallait les contraindre à s'enfuir et leur faire suffisamment peur pour qu'elles ne reviennent plus. Pour l'instant, elles n'étaient pas motivées par la peur. Plutôt une sorte de faim... du désir. Sous cette vue, ça devenait flagrant. Par contre, elles avaient peur de se faire prendre déjà. Il en faudrait peu pour les faire flancher. Hélas, pour une petite donzelle menue qui n'avait rien à faire là, peu était déjà trop.

Involontairement, elle revenait peu à peu à la vue ordinaire. Chercher une solution avait chassé le demi-sommeil de son cerveau. Elle apercevait à nouveau la rue en détail avec les pavés, les murs et... la fenêtre éclairée dans la maison juste en face?!

Son cœur accéléra brutalement. Elle retint un cri et eut un mouvement de recul. Comment elle avait pu ignorer ça?

Parce qu'il n'y avait aucun risque

Cette pensée lui remontait du ventre et s'installait comme une certitude dans sa tête. Si son autre vue avait ignoré la fenêtre, c'est que personne n'y regardait. Il devait y avoir dans la pièce quelqu'un en train de lire ou de coudre sans s'occuper de l'extérieur. Une grande bouffée d'air frais suffit à la calmer, ou au moins à la faire descendre à un niveau de peur gérable. Quand on a peur depuis vingt minutes, on commence à s'en détacher un peu, comme un bruit de fond qu'on finit par ignorer. Seul le corps ressent tout.

Ses yeux sautillèrent des deux femmes à la fenêtre deux ou trois fois. Elle avait conscience du temps qui passait. Il lui fallait trouver une idée tout de suite ou renoncer. Une diversion... Une diversion... Oui, une diversion! Une belle grosse fenêtre fragile et immanquable. C'était un plan tout à fait téméraire, mais ça pouvait marcher en étant assez rapide. Il devait bien y avoir un pavé un peu déchaussé dans les environs.

Elle repassa dans l'autre vue, juste pour être certaine de ne pas manquer sa sortie. En courant comme une bête aux abois, il lui faudrait trois ou quatre secondes pour se glisser dans la toute petite ruelle qu'elle n'avait même pas remarqué à l'allée, mais qu'elle voyait aussi large qu'une avenue maintenant qu'elle pensait à fuir. Donc, cette vue ne pouvait pas anticiper des plans complexes, et cataloguait comme inutile des objets potentiellement importants comme la fenêtre allumée, mais pour des motivations aussi simples que fuir et se cacher, elle était parfaite.

Viviane trouva son pavé déchaussé à tâtons. En fixant très attentivement le mur, elle réussit malgré sa vue à distinguer la légère nuance de lumière qui indiquait la fenêtre. Le bras se tendit, il savait d'instinct quel geste il fallait faire pour atteindre la cible.

Elle avait déjà tourné les talons et commencé à courir quand elle entendit le joli bruit cristallin d'une vitre volant en éclats. Une demie seconde. Immédiatement après vinrent les aboiement furieux d'un molosse, et des jurons en allemand d'une grosse voix bourrue. Une seconde et demie. Ses rivales sursautèrent sans se retourner encore. deux secondes. Leur premier coup d'œil en arrière fut en direction de la maison, non du fond de la rue. Elles hésitèrent un moment. Trois secondes. Puis, comprenant ce qui risquait de leur tomber dessus, détalèrent à leur tour sans prêter attention au dernier morceau de tissus qui s'engouffrait dans la petite rue étroite. Quatre.

Pendant ce temps, Viviane découvrait enfin les bonheurs d'un sens de l'orientation aigu et certain. Elle savait qu'en tournant à gauche maintenant, elle passerait dans une rue secondaire menant également à la grand place, quoi que moins directement à l'échafaud. Aucun problème. Ses jambes et ses poumons saturés d'adrénaline par sa propre audace ne demandaient qu'à courir.

Débarquée sur la place, un coup d'œil d'une fraction de secondes lui suffit pour savoir que la voie était libre. C'était trop beau! Même les policiers étaient partis, certainement en entendant le chien et les jurons dans la rue d'à côté. Elle galopa en remontant sa robe presque jusqu'aux genoux par commodité. Il y avait bien le bistrot d'allumé de l'autre coté de la place mais il était loi, on y buvait et c'était beaucoup plus sombre de son coté. La chance était avec elle, et c'était suffisamment rare pour la rendre euphorique. Elle monta les marches de l'échafaud deux à deux, sauta sur le plancher avec un petit rôle de triomphe.

Et tomba nez à gueule avec un gigantesque chien noir assis, stoïque, et babines retroussées.

Elle faillit retomber comme elle était venue. Bizarrement, sa peur de l'autorité était telle que sa première pensée ne fût pas "il va m'égorger" mais "c'est un chien policier, il va aboyer et je vais me faire avoir". Helga avait pourtant bien dit qu'ils n'auraient pas de chiens.

La bête ne fit ni l'un ni l'autre. Elle se contenta de faire barrage, les crocs juste assez découvert pour indiquer une menace, mais parfaitement calme en dehors de cela. Il ne grognait même pas.

Evidemment, elle n'était pas spécialiste. Elle en savait quand même assez pour se demander si c'était un comportement normal pour un chien. Physiquement, il ressemblait comme un frère au chien loup de Fraulein Mayer, excepté pour la couleur du poil. Quand à son image dans la deuxième vue, elle était étrange pour un chien. Ses yeux y étaient plus grands, plus clairs, plus habités. Comme des yeux

d'humain. Ses muscles aussi doublaient de volume comparé à leur taille concrète, et ses babines souples et agiles comme des lèvres humaines, paraissaient faites pour la parole.

Entre son étonnement, sa frayeur et toute les émotions fortes qu'elle venait de subir, Viviane voulait bien laisser son sens de la vraisemblance en veilleuse. Elle fit donc la chose la plus idiote à laquelle elle aurait pu penser en temps normal:

"Hem... bonsoir?"

Le fauve couvrit ses crocs et inclina la tête d'un air approbateur, mais lui barrait toujours la route. Elle sentit ce qu'elle ne pouvait pas désigner mieux que comme un message émotionnel. Le chien lui disait sa satisfaction de rencontrer une jeune personne bien élevée. Bon, après tout puisque ça avait l'air de marcher..

"Sans vouloir être indiscret monsieur.. euh chien, je ne m'attendais pas à vous trouver ici. Il n'était sensé y avoir que deux policiers."

Une petite voix dans sa tête se demandait tout haut si elle allait écoper de coups de ceinture ou d'un séjour à l'asile.

La réponse vint à nouveau sous forme d'émotions, que son cerveau humain traduit en mots: "Je garde son héritage."

Viviane était à bout, prête à craquer. Bien sûr elle s'était cru prête à craquer depuis le début, et avait découvert une minute après l'autre qu'elle pouvait résister un peu plus, encore un peu plus et encore un peu, mais là c'était fini. Fini de finasser, s'être polie, de tourner autour du pot.

"Je veux juste gratter le plancher et prendre un peu de sang séché, je veux rien de mal à personne. Si vous me laissez pas passer, ils vont revenir, m'attraper, je vais être battue et.."

Le chien grogna un seul coup, très bref. Cela suffisait à faire passer le message: elle n'obtiendrait rien de lui en pleurnichant.

"Bon d'accord... Qu'est ce que vous voulez pour me laisser passer."

Ton front brille. le sien brillait parfois quand elle me parlait, et alors elle me comprenait comme toi.

Tu es comme elle, non?

Ce qu'il veut entendre. Toujours, ce qu'il veut entendre.

"Oui, je suppose. Oui, je dois être comme elle." Puis, sur une inspiration subite "C'est pour ça que je cherche son héritage, pour ça que je veux son sang."

Le gros chien la dévisagea et renifla un moment, cinq précieuses secondes de perdues. Puis, il communiqua à nouveau par émotion.

Ce n'est qu'une partie de la vérité. Tu ne dis pas tout, mais c'est toujours comme ça avec les humains. Vos motivations ne sont jamais simples, surtout les femmes au front brillant. Prend son héritage, elle aurait approuvé.

Le chien recula de quatre pas pour de se rasseoir dans la même position.

Fais vite. Ils vont revenir

Il ne fallait pas lui dire deux fois.

En grattant le sang séché avec sa lime et en le glissant nerveusement dans sa petite fiole, Viviane s'interrogeait sur ses motivations. Le chien avait dit que c'était en partie la vérité. Elle savait mentir bien sûr. Toute les filles de son âge savaient, question de survie. Mais il était présomptueux de penser qu'elle avait pu tromper ce... Ce quoi au juste? Dans le feu de l'action, elle avait oublié de se le demander. Ce n'était pas un chien ordinaire, peut être même pas un chien du tout. Raaah ta gueule la pensée, on avait à faire ici.

Voilà, la fiole était pleine. Par rapport au sang coulé, la petite griffure qu'elle avait faite passerait complètement inaperçue. Et maintenant, repartir?

Un coup d'œil dans l'autre vue lui confirma qu'elle avait le temps. Les deux hommes devaient être occupés.

"Non, pas encore."

Elle sorti son mouchoir de sa manche. Une belle étoffe blanche qu'elle avait brodée avec une réussite dont elle était assez fière. Et sa lime à ongle. Encore un peu.

Un instant, il lui sembla voir briller dans la tache de sang le visage de la sorcière condamnée, souriant, lui adressant même un clin d'œil complice. Il ne fallait pas s'y fier et elle le savait: dans cette vue, tout n'était que métaphores. Mais cette fois, elle avait envie d'y croire.

8

Il était presque trop tard à son retour devant le théâtre. Presque seulement. L'entracte avait déjà commencé depuis peu et les premiers spectateurs venaient de sortir. Lucie devait déjà la chercher dans toute la salle.

Un prétexte. Elle ne pouvait pas juste traverser royalement la rue et se mêler à la foule. Il devait bien y avoir quelque chose autour qui justifia qu'on s'éloigna de quelques pas de la masse. Il y avait bien un marchand de pâtisseries mais elle n'avait pas un sou, ça ne collerait pas. Elle n'avait aucun intérêt non plus pour l'architecture. Quoi que les bâtiments fussent assez exotiques pour une Française, Lucie ne croirait jamais qu'elle avait traversé la rue pour admirer une maison. C'était le problème quand on ne s'intéressait à rien de spécial. Bon, réfléchir à ses goûts personnels ne la mènerait nulle part, mais il y avait bien certaines choses qui, de notoriété publique, intéressait toute les jeunes filles. Viviane vérifia ses ongles, long et pointus à souhait. Elle sourit, découvrir légèrement son bras et serra les dents: ça allait piquer un peu.

Ses veines étaient encore tellement saturées d'adrénaline qu'elle sentit à peine la griffure alors qu'elle venait de s'entailler au sang. quelques gouttes tâcheraient sa robe, mais Lucie ne lui en voudrait pas trop pour ça.

Parvenue à une approche de la foule qu'elle estimait raisonnable pour la poursuite d'une bestiole, elle sortit de sa cachette et avança droit devant elle jusqu'à la porte, son poignet blessé à la mains, en tâchant de prendre l'air le plus piteux qu'elle puisse imaginer. Elle n'avait pas fait trois mètres dans la foule qu'un "MADEMOISELLE!" retentissant, chargé de crainte et fâcherie la faisait sursauter. Lucie se précipita sur elle comme un taureau qui charge, l'air féroce et se planta à une tête de distance, poing sur les hanches. Si près que Viviane devait lever la tête pour voir autre chose que sa poitrine.

"Hem.. j'étais juste sorti me rafraîchir un peu. Pardon de t'avoir inqu.."

_ Juste ciel mademoiselle, votre bras! Vous êtes toute entaillée, comment?!"

Viviane prit un air coupable, ce qui n'était pas bien difficile après une telle escapade.

"Eh bien en fait, il y avait un joli chat noir à la sortie du théâtre, mais il est parti quand je me suis Aouh!"

Lucie avait déjà sorti de son sac à malice un pot de miel et un rouleau de bandages, et tartinaient son bras avec le premier avant de l'enrouler dans le deuxième. Franchement, qui emmenait des choses pareilles au théâtre?

A défaut de pouvoir le faire en vrai, Viviane haussa mentalement les épaules. Lucie, c'était Lucie.

"Je vous ai cherché dans toute la salle et dehors!" Elle serra le bandage un peu trop fort, comme par vengeance.

"Eh bien comme je le disais, le chat est parti et, bon, j'ai voulu le suivre un petit peu. Il était adorable avec de grands yeux d'azur qui louchaient un peu, un peu maigrelet mais je suis sûre qu'il n'était pas errant, il avait son collier. Et donc, j'ai réussi à le caresser mais..."

_ Mais il vous a griffé. J'espère que cela vous apprendra la différence entre un animal et une peluche!"

Lucie eût un soupir tout à fait théâtral.

"Bien, au moins maintenant je sais où vous étiez. La plaie n'est pas bien jolie mais traitée assez tôt, elle ne devrait pas laisser de traces. Pour parler d'autre chose, vous êtes vous amusée? J'espère au moins que vous avez pu profiter de la pièce depuis cette alcôve. J'ai trouvé le jeu des acteurs vraiment bluffant, mais je ne comprend pas bien pourquoi celui qui joue Chéréas monte sa voix comme une fille.

_ C'est... historique Lucie. Chéréas était un chef militaire très brave, mais avec une voix efféminé et Caligula se moque de lui à cause de ça. Tu sais, l'abbé Chevin a écrit cette pièce pour montrer que les détails physiques affectent peu la valeur. A la fin, c'est Chéréas qui va.. enfin, tu verras bien."

Elle n'allait pas lui dire que la pièce finissait par un meurtre, cela l'aurait fait fuir à toute jambes et probablement l'emporter avec elle. Une exécution passait encore mais un meurtre, même au théâtre, hors de question!

"A tout hasard Lucie, saurais tu où je peux trouver miss Carol? Elle n'était pas derrière moi. J'ai du sortir un peu précipitamment, la chaleur tu comprends.

_ Oh, je ne l'ai pas vu sortir du tout. Je crois qu'elle ne voulait pas se mêler à la foule. Trop de bruit voyez vous, et puis c'est vrai qu'on ne regarde qu'elle! Mais allez donc la retrouver!! Ce serait vraiment formidable pour vous si vous pouviez vous faire une amie d'une telle condition!!! Surtout avant la rentrée!!!!

C'était peut être le niveau ultime de l'exclamation mais avec Lucie, il valait mieux ne jurer de rien.

Deux minutes plus tard, elle était à nouveau dans l'alcôve et s'asseyait à son ancienne place, comme si rien n'était arrivé. Carol faisait de son mieux pour paraître détachée mais elle l'avait vu frétiller à son retour. Elle savait déjà, ou pensait savoir: Viviane n'aurait pas eu le culot de se représenter devant elle sinon, en tout cas pas autrement qu'en regardant ses pieds.

"Ma petite sœur a repris des couleurs. L'air frais t'a réussi.

_ A cette heure, l'air est plutôt malsain dans la ville même. Mais on trouve des fragrances étonnantes en l'éloignant un peu.

_ C'est l'avantage de ces cités agricoles où les champs ne sont jamais loin. *Soit la douceur de la neige, soit vergers d'amandiers en fleurs, soit le blé, soit la vigne sanglante.*

_ La vigne sanglante est délicate, on ne la cueille pas à n'importe quelle heure. Les bourdons la gardent et ne vont butiner qu'un quart d'heure dans la nuit. Une petite souris au poil très ras me l'a soufflé avant de retourner dans son trou.

_ Que sont devenus les deux gros chats qui l'accompagnaient?

_ Je l'ignore. Piqués j'imagine."

Une fois sa tâche accomplie, elle n'avait pas pris de nouvelles des bourdons et ne voulait rien en savoir. Sa seule envie était d'en finir avec cette histoire et de ne plus rien faire d'un tant soit peu audacieux pour une année au moins.

Prudemment, elle fit apparaître la petite fiole qu'elle avait dissimulée dans sa manche, du côté sans mouchoir. Carol serrait les lèvres pour ne pas sourire trop fort, mais ces yeux brillaient comme ceux d'une gamine à Noël. Il sembla même à Viviane qu'elle serrait les cuisses pour ne pas trépigner. Son geste pour saisir le flacon était légèrement trop vif... pour autant elle ne perdait pas le nord et ses yeux louchèrent un instant sur le bandage.

"Ma petite sœur s'est fait un vilain bobo à la main? Tu n'essaie pas de me faire une farce, chérie; Ce n'est pas le tiens là dedans?"

Elle connaissait déjà la réponse avant d'avoir fini: Viviane n'avait même pas baissé les yeux. La jeune fille ne manquait pas d'un certain cran dans l'action mais il lui manquait l'audace, le culot, l'aplomb, pour rester parfaitement calme quand on est prise en faute.

Elle se permit même un peu d'insolence: "Si j'enlève mon bandage, vous verrez que la blessure est trop fraîche par rapport au contenu du flacon. A cette heure, les boucheries sont toutes fermées et je ne suis pas très crédible en égorgeuse d'animaux errants. Enfin, si vous m'avez envoyée sans surveillance, j'imagine que vous avez d'autres moyens de vérifier que c'est bien celui que vous vouliez."

Une question déguisée, et plutôt embarrassante. Son petit exploit lui donnait des ailes. Carol préféra dévier tout de suite la conversation, avant d'être obligée de la remettre à sa place. Ça n'aurait pas été juste, un soir où elle avait si bien travaillé. En toute confiance, elle enroula le flacon dans une petite écharpe de velours pourpre qu'elle ne portait pas à son arrivée.

"Parlons récompense, alors. Comme promis, tu auras assez d'argent de poche pour satisfaire tes petits caprices à l'école: chocolats, parfums, romans... En restant raisonnable, peut-être des choses un peu plus audacieuses aussi. Je répondrais aussi à la plupart de tes questions. Là-dessus d'ailleurs, tu peux avoir une petite avance tout de suite si tu as des choses à me demander."

Viviane voulait bien savoir une seule chose. "Qu'allez-vous faire de ça?"

_ Moi, rien. Et ne me demande pas "qui alors?" La réponse coûte bien plus cher que le flacon."
Elle aurait au moins essayé.

"Dans ce cas, comment était la première partie que je suis sensée avoir vue? Un quelconque détail marquant que je puisse raconter si on m'interroge?"

_ Des gens en toges à l'air grave qui parlent, parlent et parlent encore jusqu'à la nausée. S'il y a quoi que ce soit de remarquable dans cette pièce, c'est sa banalité tant elle est poussée. Le seul moment un peu amusant est à la toute fin, et il n'est même pas dit qu'il sera montré.

_ Ce n'est pas ce que ma mère voudra m'entendre dire, mais je broderais."

Maintenant qu'elle y pensait, Viviane ne s'était jamais réellement ennuyée au théâtre. Quand une pièce devenait rébarbative (et laquelle ne l'était pas?), elle entraînait dans son petit salon et en ressortait à la tombée du rideau. Jamais elle ne s'était demandé comment les autres vivaient ces spectacles. A titre d'expérience, elle se força cette fois à suivre l'action d'un œil attentif.

C'était plat.

Dieu que c'était plat! Comment pouvait-on appeler ça un divertissement sans ironie? Les acteurs déclamaient des lignes de vers qu'ils n'avaient pas l'air de comprendre eux-mêmes sans la moindre émotion, la moindre musique. Rien de crédible, rien de vivant, juste un rituel vide, momifié jusqu'à consommation des siècles.

Quelque part en elle, une petite voix curieuse s'interrogeait. Si on appelait cela un "spectacle" ou un "divertissement", il devait bien y avoir eu un temps sur terre où c'en était un. Ça n'avait certainement pas toujours été comme ça, un exercice d'ennui poli, une corvée absurde.

A la fin, on assassinait Caligula hors scène, comme prévu. Puis le rideau tombait, le public se dressait et applaudissait en rythme.

9

A l'hôtel des Lancier cette nuit, on ne prit pas la peine de rentrer sur la pointe des pieds. On s'autorisa même quelques chuchotis. La famille avait réservé le bâtiment pour son seul usage, soit une maison mitoyenne de cinq pièces aux murs bien épais dans un quartier de classe moyenne. Madame, qui peinait à s'acclimater, avait pris un somnifère comme elle le faisait tous les jours depuis le départ en Allemagne. Quand au jeune Etienne, on ne risquait pas de le revoir avant le matin.

Il était vingt trois heures. Viviane était normalement couchée depuis longtemps à une heure pareille, mais la tension de la soirée était toujours là. La curiosité aussi. Arrivée dans sa chambre, elle farfouilla sa table de nuit à la recherche du miroir à main qui devait y trainer. Un vieux miroir à cadre en bois qui datait de ses huit ans, un peu fissuré sur le haut mais qu'elle n'avait jamais pris la peine de remplacer. Elle ne tenait pas les miroirs comme particulièrement utile en général, mais, ce soir, après avoir rencontré Fräulein Mayer et le chien qui lui avait parlé de son front brillant, elle avait envie de savoir à quoi elle ressemblait dans l'autre vue.

Comparé à la rue en posture de bête traquée, c'était un jeu d'enfant de passer de l'autre côté dans le confort de sa petite chambre. En une minute, sans se forcer, elle sentit cette impression de flou, très douce et légèrement froide. Le monde devenait plus sombre, et pourtant plus défini et chatoyant, comme si l'on avait retiré un voile de poussière blanche de toute chose.

son reflet dans le miroir brillait sur toute la surface de son front. le reste du visage était sensiblement le même, avec peut être un aspect plus maladif. Les muscles de son cou saillaient et paraissaient tendus à rompre, alors qu'ils étaient relâchés en vue ordinaire, et sa peau paraissait grisâtre plutôt que blanche. Tout est symbole en deuxième vue, elle en chercherait le sens une autre fois.

"Mademoiselle, vous êtes encore debout?!"

Viviane faillit s'étrangler de surprise alors que Lucie ouvrait la porte. Elle eut un mouvement réflexe pour couvrir son front, mais c'était stupide. Elle avait déjà passé des heures en seconde vue en compagnie de sa gouvernante sans la faire réagir le moins du monde. Mayer l'avait vu, mais son propre front brillait. Ca devait fonctionner comme ça: il fallait être soi même dans l'autre vue pour reconnaître une personne qui s'y trouvait aussi. Si l'une au moins regardait en vue ordinaire, elles étaient invisibles l'une pour l'autre.

Lucie avait du regarder par le trou de la serrure et voir une bougie allumée. Elle était ensuite passé par la cuisine pour lui préparer une tisane et, comme toujours, avait ouvert sans frapper. S'asseyant d'autorité sur le lit à côté de Viviane, elle l'enlaça de son bras libre et entreprit de la réconforter de son mieux.

"Encore cette affreuse exécution n'est ce pas? Je comprend que vus soyez encore chamboulée. Mais vous savez, même si c'est horrible à voir, il faut se dire que ce n'est que l'expression de la justice. La manière dont elle protège les honnêtes gens que nous sommes contre le crime et les mauvais sorts. Quand on y réfléchit, ce genre de chose devrait plutôt nous aider à dormir tranquilles, vous ne trouvez pas?"

Loin de la rassurer, cette idée suffit à la mettre au bord de la crise d'angoisse. Ses entrailles, sa poitrine et sa gorge se nouaient comme jamais, son cœur pompait comme une machine à vapeur en

roue libre, elle avait envie de hurler, de rire et de pleurer en même temps mais tout ce qui franchit ses lèvres fut:

"Comme toujours, tu es la voix de la sagesse, Lucie. Merci, je me sens déjà beaucoup mieux grâce à toi. C'est vrai que c'est plutôt rassurant de voir les choses comme ça.

Tu peux me laisser maintenant, je vais boire ma tisane et me coucher bientôt, promis!"

Quelle actrice ma fille, quelle actrice!

Lucie l'embrassa sur le front et se leva en lui ébouriffant les cheveux, comme quand elle était petite. Elle franchit la porte ensuite, en lui adressant ce grand sourire honnête qui jusqu'ici, l'avait toujours aidé à dormir sur ses deux oreilles.

Seule dans sa chambre, Viviane tentait de lutter contre la panique avec des arguments sensés. Elle n'avait rien d'une sorcière. Elle ne couchait pas avec le malin, ne projetait pas de calamités sur les récoltes, ne préparait pas de potions pour séduire les hommes... C'était juste une gamine qui avait trouvé un "truc" pour voir le monde autrement. On n'allait sûrement pas lui couper la tête pour ça. Après tout, il suffisait d'arrêter tout de suite et personne ne saurait jamais, elle même finirait par oublier.

Mais Fräulein Mayer elle, savait déjà.

Et alors? Elle savait seulement parce qu'elle était aussi dans l'autre vue, elle ne risque pas de s'en vanter. On ne peut pas me reconnaître sinon.

Pour autant que je sache, et je n'en sais pas grand chose.

Je ne suis sûrement pas la seule à me dire que ça ne m'arrivera jamais, pas à moi! C'est comme ça que fonctionnent les adultes, non? Quand ils ont peur, ils se cachent les yeux. Ils croient ce qui les arrange. Et quand on les contredit, ils nous font taire à coups de ceinture. Ils disent que c'est pour notre bien et ils le croient. Ils croient encore ce qui les arrange. Ils croient tout le temps ce qui les arrange, jusqu'au jour où les huissiers. Jusqu'au jour où la famine. Jusqu'au jour où le couperet. Si je veux finir comme cette femme, croire ce qui m'arrange est encore la meilleure idée.

Ceux qui regardent et écoutent, même si ce qu'ils voient et entendent leur font peur, ceux là ont une chance. Puisque je suis engagée dans cette voie, ma meilleure chance est de la suivre le plus loin possible. A propos, le sang!

Fébrilement, elle sortit le mouchoir de sa manche et considéra son contenu de sang caillé. On lui avait fait prendre de gros risques pour quelques miettes de cette substance. Il fallait bien qu'elle serve à quelque chose. Le chien avait parlé d'un héritage et, sous l'autre vue, elle se rappelait clairement le visage souriant de la sorcière dans la flaque.

Elle considéra le sang... puis sa tisane... puis le sang à nouveau, finalement elle sut quoi faire, sans vraiment savoir.

Elle se serait attendu à un goût de fer, mais cela lui rappelait plutôt les fraises des bois, le gibier rôti, les grains de poivre vert et le sorbet à la menthe. C'était frais, piquant et palpitant. C'était ainsi que la vie devrait toujours être. Et pour une fois, pour une seule fois depuis aussi longtemps qu'elle s'en souvenait, toute ses angoisses se dissipèrent pour une nuit complète.

Viviane se blottit dans ses couvertures plus sensuellement qu'elle ne l'avait jamais fait, et ferma les yeux pour bien sentir encore ce goût chatoyant sur le bout de sa langue.

Même les bébés ne dorment pas mieux.